

d'abord au couvent de Saint-Marc, furent placés dans la tribune de l'ancienne sacristie de la basilique de Saint-Laurent à Florence, à droite de l'autel, au-dessus de son frère Julien qui s'y trouvait depuis quatorze ans, et les deux cercueils restèrent ainsi provisoirement jusqu'en 1549; le duc Cosme I<sup>er</sup> les fit alors déposer par Vasari dans la chapelle voûtée, commencée par Michel-Ange pour recevoir le grand mausolée des Médicis commandé par Léon X<sup>1</sup>.

### PIERRE DE MÉDICIS ET SAVONAROLE

1492-1498

Malgré les soins assidus pris par Laurent dans le but de donner à son fils une éducation en rapport avec la haute mission à laquelle il était destiné, Pierre de Médicis se montra promptement incapable de la remplir. Au reste, les événements qui allaient entraîner sa perte se précipitaient avec une violence extrême.

1. Lapini, dont la chronique prend fin en 1596, rapporte que le 3 juin 1559 les corps de Laurent et de Julien furent enlevés de la sacristie de Saint-Laurent et transportés dans la chapelle funéraire, *in uno cassonne grande di marmo*. Ce texte fut contesté. En s'appuyant sur le dire de Rondinelli, secrétaire de Ferdinand II, grand duc de Toscane de 1629 à 1670, on fut convaincu que les corps de Laurent et de Julien avaient été déposés dans le sarcophage de porphyre qu'André Verrocchio avait si merveilleusement enveloppé de bronze pour recevoir les corps de Jean et de Pierre de Médicis, fils de Cosme l'ancien. La question a été reprise : le 5 octobre 1895, une

Charles VIII, envahissant l'Italie à la tête d'une armée française, arrivait aux portes de Florence, et Pierre, voulant à tout prix se concilier les bonnes grâces du monarque étranger, avait remis entre ses mains les principales forteresses de la République comme gage de sa fidélité. Désavoué par ses concitoyens à son retour à Florence, il fut obligé de s'enfuir ainsi que la plus grande partie des membres de sa famille, et n'échappa qu'avec peine à la fureur populaire.

Savonarole devint le maître de Florence. C'était une révolution politique, ce fut également une révolution dans le domaine des arts : l'œuvre de la Renaissance, entachée de paganisme, proscrite en même temps que le nom de Médicis, fit place à la réaction religieuse qui tenta un retour aux principes idéalistes autrefois en faveur.

Dans cette Florence où il y avait tant d'artistes, ce fut un exode général. Il s'en trouva cependant quelques-uns pour se grouper autour du réformateur : Sandro Botticelli, le Cronaca, Lorenzo di Credi et Michel-Ange lui-même, pour ne citer que les plus illustres, s'hono-

commission nommée par l'honorable M. Baccelli, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, procéda à une scrupuleuse investigation; le groupe de la Madone, les statues des saints Cosme et Damien qui se trouvaient placés sur le grand coffre de marbre dont avait parlé Lapini, furent déplacés et l'on retrouva les deux cercueils contenant encore les restes de Laurent et de Julien de Médicis. (Voir la notice de M. Gerspach. *Revue de l'Art chrétien*, 1897, t. VIII, 3<sup>e</sup> liv.)

rèrent d'avoir été les disciples du moine de Saint-Marc. Si les peintres et les sculpteurs trouvaient encore de fréquentes occasions d'employer leur talent sous ce règne de la simplicité évangélique, il n'en était pas de même des architectes; tout luxe étant supprimé, il ne se construisait plus de palais, les chantiers étaient déserts, les travaux abandonnés. Rome allait offrir un champ d'activité plus fertile aux maîtres florentins.

Il ne faut pas rapporter le mouvement de la Renaissance, si marqué à Florence, à l'influence unique de la famille des Médicis, la plus riche et la plus puissante, il est vrai, mais non la seule dont la protection s'étendit sur les littérateurs et les artistes : Luca Pitti avait demandé les plans de son immense et somptueuse demeure à Brunelleschi; le palais Bartolini avait été construit par Baccio d'Agnolo; Palla Strozzi et un autre membre de la famille Matteo di Simone avaient précédé dans la voie des constructions Philippe Strozzi, le fondateur du magnifique palais de la via Tornabuoni; un gendre de Palla, Jean Rucellai, fut le protecteur de Léon-Baptiste Alberti auquel il demanda les dessins de son palais et la façade de Santa Maria Novella.

Bernard Rucellai, fils de Jean, beau-frère de Laurent de Médicis, était lui-même un érudit; on lui doit un remarquable ouvrage sur la topographie de la ville de Rome avant l'arrivée de Charles VIII en Italie; c'est lui qui créa dans ses jardins « *Orti Oricellai* » une merveilleuse collection d'antiques et réforma

l'ancienne Académie platonicienne. Les Tornabuoni s'étaient adressés à Ghirlandajo pour peindre les admirables fresques de Santa Maria Novella; les Pazzi et les Gondi peuvent aussi prendre rang parmi les Mécènes de cette époque. Aussi, après la chute des Médicis et la mort de Savonarole, ces familles opulentes trouvèrent-elles un héritage à recueillir; elles en profitèrent dans une certaine mesure.

## SODERINI ET ALEXANDRE DE MÉDICIS

1498-1537

Pendant le gouvernement du Gonfalonier perpétuel Pierre Soderini, sorte de régime mixte que s'étaient donné les Florentins lassés de tant d'agitations sans cesse renouvelées, les artistes toscans en général ne cessèrent de produire. Non seulement l'État, mais les fabriques, les paroisses et les ordres religieux firent d'innombrables commandes; Sienne, Volterra, Orvieto, Arezzo, Cortone et tant d'autres petites localités de moindre importance rivalisèrent d'efforts pour enfanter des œuvres d'art, et chacun, à quelque branche de l'art qu'il appartint, pouvait trouver à employer son talent.

En 1512, les Médicis rentrent en scène. Dès l'année suivante, le cardinal Jean devient Léon X, et Julien, le troisième fils du Magnifique, est placé à la tête de la